

Lettre Patoise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 54

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il s'arrêta ; j'attendais intrigué.

— Après tout, il n'est pas mauvais de montrer aux jeunes ce côté de la guerre... Tu ne l'as encore vue qu'à travers le prisme des grandes manœuvres où, tant tués que blessés, il n'y a personne de mort... Tu es brave comme tous les Français, tu ne boucles ni devant l'étape, ni devant la gamelle, tu acceptes gaiement l'obligation de quitter vingt-huit jours ta femme, tes petits, tes affaires, pour prendre le flingot ; et tu iras volontiers, sac au dos, jusqu'à Berlin. C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout..... Endurcir le corps n'est pas le plus difficile !...

Ecoute :

En 1870, j'avais ton âge, je venais d'achever mon droit et, bien que destiné à une carrière pacifique, je n'en partis pas moins de bon cœur au premier appel de la patrie envahie.

Ma première campagne ne fut pas longue : pris dans la capitulation de Sedan, je fus dirigé sur Magdebourg.....

Cette marche en pays ennemi, non en conquérant, mais en vaincu, sous la conduite de soldats grossiers et brutaux, au milieu d'une population hostile, était particulièrement pénible. Je n'étais pas fort à cette époque et j'en avais l'endurance et la bonne humeur de mes compagnons de misère, vieux soldats pour la plupart rompus à la fatigue, narguant le destin et faisant la nique aux lourdeurs allemands qui nous regardaient passer d'un air gougenard en fumant leurs pipes de porcelaine.

Miné par la fièvre, traînant la jambe et courbant le front, j'avais peine à les suivre, malgré les jurons et les bourrades, et j'entendis un jour une sensible Gretchen dire à l'un de nos gardiens :

— Oh ! celui-là n'arrivera jamais vivant.

Ce à quoi le placide Germain répondit par un haussement d'épaules significatif...

En général, du reste, les femmes étaient compatissantes à notre infortune, elles nous apporteraient des fruits, du vin, du bouillon, des cigares et parfois une parole de douce pitié venant nous reconforter en nous rappelant un jour nos mères et nos sœurs.

Toutes les femmes haïssent la guerre plus encore que l'ennemi..... et elles ont bien raison.

Un soir, après une étape encore plus longue que de coutume, épuisé, à bout de forces, je m'étais laissé tomber dans un fossé et n'attendant plus que la mort, je demeurais insensible aux petites douceurs que les bonnes femmes du village partageaient entre mes camarades.

Tout à coup, l'une d'elle s'écria d'une voix attentive :

— Comme il ressemble à mon Wilhelm !

Wilhelm, c'était son fils ; c'était moi qui lui ressemblait. Et, à la pensée de le voir en pareil état, des larmes montaient aux yeux de la mère...

Elle me parla avec bonté, mais je restai sourd à ses encouragements, à ses consolations, à ses offres de service. Elle, désolée, insistait maternellement, songent à son fils, invoquant le nom de ma mère.

Enfin, se penchant à mon oreille :

— Voulez-vous... voulez-vous essayer de la rejoindre ?

Cette fois, je tressaillis et me redressai brusquement.

— Ne bougez pas ! reprit-elle tout bas...

On vous sait si faible qu'on ne vous surveille guère ; laissez votre capote à votre place et glissez-vous le long du fossé jusqu'à la maison aux volets verts que vous voyez là-bas, sur le nord de la route, adossée à un petit bois, je vous y attendrai...

Et, s'éloignant sans affectation :

— Ce pauvre garçon est bien malade, dit-elle en passant près du sergent.

Malade ! je ne l'étais plus ! J'avais retrouvé mes forces avec l'espérance. Pensez donc ! Ne

plus avoir devant les yeux cette sombre fortresse prussienne qui se rapprochait de plus en plus, mais être libre, retourner vers mon pays, revoir ma mère... J'aurais fait cent lieues marchant vers un tel but.

Et la bonne vieille avait bien su deviner le point sensible, la corde à toucher pour galvaniser un cadavre.

Oh ! cœurs de mères, vous êtes tous les mêmes des deux côtés du Rhin.

Tout réussit à souhait : un brouillard propice protégea ma fuite et j'atteignis bientôt la porte de la vieille dame, qui m'attendait et me fit entrer bien vite.

C'était un logis modeste et décent, d'une probité scrupuleuse, rappelant nos provinces flamandes. Dans toutes les pièces, le portrait d'un jeune homme de mon âge sous divers aspects : en étudiant d'Heidelberg, en petite casquette et en longue rapière, en paisible promeneur, chapeau de paille et complet de coustil, sa bonne femme de mère au bras se redressant toute glorieuse, enfin en soldat de la landwehr au casque à pointe contrastant avec sa figure souriante.

— C'est mon fils, dit la mère avec orgueil, il serait déjà professeur à l'Université sans cette affreuse guerre... Enfin que Dieu me le rende ! c'est tout ce que je lui demande !

Elle avait éloigné la domestique et me conduisit elle-même à la chambre de l'absent dont elle me fit revêtir les habits.

Puis, bien réconforté, muni d'argent et de quelques provisions, elle me fit gagner l'orée du bois par une porte de derrière, m'indiqua mon chemin et me dit adieu...

Et comme je lui demandai son nom :

— Je suis une mère comme il y en a beaucoup chez vous, sans doute. Puisse l'une d'elles faire pour mon fils ce que je fais pour vous !

Grâce à ma connaissance de l'allemand, je gagnai facilement la frontière et rejoignis le corps de Chanzy. La guerre continuait, je continuais à me battre naturellement sans oublier la bonne vieille de là-bas, toujours privée de son fils comme j'étais privé de ma mère !...

Un soir, notre compagnie fut chargée de déloger quelques Prussiens installés dans une maison forestière nécessaire à nos avant-postes.

C'était au crépuscule, une brume légère enveloppait la campagne ; nous avançons lentement, avec précaution, pour surprendre l'ennemi, et, tout en me glissant dans un fossé, j'apercevais, à travers les arbres, cette maisonnette aux volets verts, calme et paisible comme l'autre, et un involontaire rapprochement se faisait dans mon esprit...

Soudain, à un commandement du capitaine, nous bondîmes vers la maison et, enfonçant portes et fenêtres, nous tombâmes à l'improviste sur les Prussiens occupés à lire, à écrire, à fumer.

Ils essayèrent vainement de résister, en quelques minutes tous étaient en fuite ou morts...

Parmi ces derniers, un avait encore une plume à la main : ma baïonnette lui avait traversé la poitrine.

— Il n'a pas eu le temps de finir son épître à sa Lisbeth ! dit un Parisien en riant.

— Je jetai machinalement les yeux sur la lettre interrompue...

C'était à sa mère qu'il écrivait.

Et, reportant mes regards sur... ma victime... je vis un grand garçon imberbe à la figure souriante sous le casque à pointe...

Brusquement, ma mémoire évoqua la petite maison hospitalière, la triple photographie que me montrait orgueilleusement la mère :

— C'est mon fils !

Je ne l'avais entrevu qu'un instant, mais je le reconnais bien...

ourtant, je voulais douter... je doutais en-

core. Je fouillai fébrilement le cadavre... quelques lettres : « Mon cher Wilhelm... » un portrait : celui de la bonne vieille qui m'avait sauvé de la captivité et de la mort... et dont je venais de tuer le fils !

Mon oncle s'arrêta, jeta son cigare inachevé, signe chez lui d'une profonde émotion.

— Voilà pourquoi je n'aime pas la guerre, mon neveu, dit-il simplement.

Arthur DOUBLIAC.

LETTRE PATOISE

Dà l'Aidjoué.

El à mitenaint bin coégnu que les lecteurs di *Pays di duemoine* aimant tain ière le patois. I vos veu donc raicontai adjed'heu l'hich-toire d'in djuenne bouebe. Ai y en é que dian qu'el était de A... les âtres de B... mais i crai putôt qu'el était de C...

Ai me n'en tchât, di réchte. Cé que sont malins thyièrent, se soli ios piât.

Ai y avai donc enne fois in djuenne bouebe que n'avai saivu aipare ai ière en l'école : el avait lai tête in pô dure, ai peu è manquai l'école pu sevent que de réjon. Les poirents ne lo gromoénnint djemais paramoins de soli. C'était dain le temps que lai fréquentation de l'école n'était pe chi survoyié quement mitenaint.

An l'aidje de vingt aus, el ai quemancé d'inpô musai que soli ne sairait dinche allai pou lu, à djoué d'adjed'hei.

Ai voyai tot ses caimerades que saivin ière è peu lu, ran.

In djoué qu'ai musai chu soli, è yi vin enne idée « Main qu'è se dié, les véyes dgens botant des beurliches pou écrire... poquoi çoli ? Bin chure que en c't'aidje li, è ne sain pu ière quand même el airin saivu étain djuenne : el aint to rébiai, ç'à poquoi è ios fâ des berliches po poyai ière. Se l'en aicheté achi, te porò achi ière, qu'è se dié. » Sains pu ratai, mon bouebe rite cantre lai velle, è demaîndé aipré in mairdchain de beurliches. En entrain, è dié à mairdchain : « Bon vèpres monsieur, y vorò des beurliches po ière. Ai vot'service mon aimi ». El en prégnié enne père qu'è yi boté chu le nay, è peu è yi piaice inlivre dévaint les oeiyes Peutte-vos ière aivo cés-ci ? — Nani, i ne serò — Nos en prenrain des âtres ». Lo mairdchain en prégnié qu'él'in dge moyoue que les premiès, maie lo djuenne bouebe ne saivai aidé ière. Ai y en botté encoi 3, 4, 5, péres chu le nay, main c'était aidé lai même réponse : « I ne serò ière — Ai bin, nò vlar essayiè les moyou qui ai dain lai boutique. Se vò ne saites ière d'avo cés-ci, ai y ié atre tchose. » Ai yi botté donc ces lunettes chu le nay, en i diaint : « Vò daites churement poyai ière. — Dé nani, i ne serò dro pu ière d'avo cé ci, que d'avo les âtres, yie dié le djuenne bouebe — C'te fois-ci, lo mairdchain lo ravoité po tot de bon, è peu yi dié : « Main, mon aimt, crais-bin que vos ne saites pe ière ? — Dé nenâ, réponjé ç'i djuenne bouebe, s'i saivó ière, i n'airo pe fâte de vos beurliches..... »

L'aidjolat que ne dit pe de mentes

Cote de l'argent

Dorénavant nous publierons deux cotes de l'argent.

Comme auparavant celle de l'argent fin en grenailles : en plus, celle de l'argent fin laminé, qui est de fr. 2. — supérieure à la première.